

A portrait of Xavier Deutsch, a middle-aged man with glasses and a blue button-down shirt over a white t-shirt, standing outdoors in front of a tree with ivy. He has his arms crossed and is smiling slightly.

Écrivain et romancier, auteur d'une quarantaine de livres, présent dans les médias, citoyen actif et militant Écolo, chrétien assumé, Xavier Deutsch, 52 ans, s'interroge sur les évolutions d'une époque où il n'est pas sûr de se trouver très à l'aise.

Xavier DEUTSCH

« Nous devenons DES HUMAINS HORS-SOL »

— **Après plus de vingt ans d'intense activité professionnelle comme écrivain et le cap de la cinquantaine franchi, on pourrait déjà tirer un premier bilan de vie. S'il devait se terminer aujourd'hui, que diriez-vous de ce parcours ?**

— Je crois que j'aurais l'impression d'avoir accompli mon office. La question spirituelle qui accompagne mon existence est évangélique. C'est celle du maître et de ses trois fils à qui il a confié des talents et qui leur demande : « *Qu'en avez-vous fait ?* ». Si on doit comparaître à un jugement dernier, si celui-ci existe, je crois que Dieu va nous demander si on a été heureux sur terre et ce qu'on a fait de nos talents. À mon avis, on est comptable de cela. J'ai envie de pouvoir répondre que j'ai plutôt fait fructifier mes talents, que je ne m'en suis pas moqué. On aura toujours un motif pour regretter ce que l'on n'a pas fait, mais on ne peut combler de bien absolu une existence. L'absolu nous attend plus tard. Fatalement, il y aura des choses accomplies et d'autres à côté desquelles on sera passé. Il faut l'accepter sans résignation mais avec sagesse.

— **Maintenant, si vous vous projetez dans un avenir à dix-quinze ans, vous creusez le même sillon littéraire ?**

— Je continue mon sillon qui est la sincérité par rapport à moi-même. Et sur ce plan, actuellement, je ne vois pas ce qui me donnerait envie de changer de métier. Je m'y trouve bien et j'ai le sentiment d'être à ma place.

— **Ce choix de l'écriture comme métier exclusif est rare en Belgique francophone et pas toujours facile à assumer, notamment financièrement...**

— J'ai décidé de faire de l'écriture mon métier par conviction que cette activité, menée à part entière, mérite d'être mise au milieu d'une existence et non à sa marge. Je n'ai aucun regret. Je pense que lorsqu'on met sa barque au bon endroit de la rivière, la Providence en prend soin. C'est aussi un passage d'Évangile qui m'avait fait sauter le pas. L'épisode où les disciples se tracassent de savoir où ils vont manger et dormir. Jésus répond : « *Regardez les oiseaux du ciel. Ils ne se tracassent de rien et Dieu pourvoit et combien plus pour vous les hommes.* » Je me suis vraiment appuyé sur ce passage. J'ai fait confiance. « *Aide-toi, le Ciel t'aidera* » est aussi une maxime sur laquelle je m'appuie et je n'ai pas à le regretter, même si cela comporte un inconvénient, un stress. Je continue à descendre la rivière.

— **Cela s'accompagne alors d'un style de vie assez sobre ?**

On appelle cela la simplicité volontaire ou consentie mais

ce n'est absolument pas un sacrifice. Je n'envie pas ceux qui partent deux ou trois fois par an en vacances. Je n'ai pas un train de vie fastueux. Si je me trouvais tout à coup riche à millions, je ne saurais qu'en faire.

— **Vous êtes avant tout un romancier ?**

— Pour moi, la littérature résulte d'un déplacement du centre de gravité. Aussi longtemps qu'un auteur s'exprime sur lui, il a la maîtrise, le pilotage. Il impose une intention, un projet. Il instrumentalise son texte et l'empêche de s'émanciper. La littérature implique nécessairement qu'un texte ait sa propre vitalité et que l'auteur se mette à son service. Je ne dis pas que cette manière d'écrire est meilleure que l'autre mais je les distingue.

« Je sens cette vibration permanente autour de nous qui nous épuise. »

— **Vous êtes militant Écolo depuis longtemps. Un choix qui se confirme à la longue ?**

— Sur le plan fédéral, il y a quelques reproches cosmétiques que je pourrais faire ici et là, mais je suis surtout actif au niveau local, dans mon village de Chaumont-Gistoux. Et là, je n'éprouve aucune déception. C'est un groupe de personnes intelligentes, impliquées, honnêtes, agréables à rencontrer.

— **Vous venez de publier un essai intitulé *Donc voilà, où vous faites part de vos sentiments face au monde d'aujourd'hui, qui largement vous irrite. Une époque où, écrivez-vous, vous n'êtes pas très à l'aise.***

— On est dans une civilisation de l'épuisement, et ce qui nous épuise, c'est la précipitation. On est dans une religion de la vitesse, du bruit et de la technicité, et je voudrais que nous allions vers une civilisation de la lenteur, du silence et de la relation au monde réel. J'ai l'impression que le monde vibronne. Je le sens, que ce soit par les ondes électromagnétiques, les tensions au sein du monde politique, la mobilité incessante, une excitation dans l'information. Je sens cette vibration permanente autour de nous qui nous épuise.

— **Vous pointez la place considérable prise par le monde virtuel dans la vie des gens en quelques années : ordinateur, smartphone, GPS...**

— Je plaide pour le progrès, c'est-à-dire tout ce qui contribue au bien-être de l'être humain, mais je ne pense pas

que tout changement technique soit un progrès. Parmi les nouveautés techniques, il y en a qui ne servent à rien ou améliorent peu de choses, mais contribuent à une régression dans nos relations à l'autre et à notre environnement.

— Par exemple ?

— Le GPS. Il semble un élément de confort pour trouver sa route mais il nous prive d'une compétence qui était acquise dans notre cerveau depuis des millénaires. En termes de lien à l'espace, le GPS nous désapprend. Les gens ne savent plus où ils se trouvent et n'ont plus de connexion avec le réel du territoire. Le virtuel semble alléger nos existences comme si nous étions de purs esprits alors que nous sommes aussi un corps, inscrit dans un environnement. Peu à peu, on nous déconnecte de ce réel. Le virtuel nous désapprend ce que c'est que l'existence terrestre. Cela me semble un préjudice grave. J'ai l'impression que nous devenons des humains hors-sol, comme on parle d'élevage hors-sol, de vaches qui ne connaissent plus les prairies.

— Autre inquiétude : un combat féministe que vous trouvez ici ou là trop agressif ou radical.

— Par certains côtés, je le trouve violent et contreproductif pour la cause des femmes. Certaines féministes se battent par exemple pour l'accès à divers postes, mais ceux-ci sont-ils si enviables, désirables ? Si des femmes souhaitent devenir présidente de la république, camionneuse ou bucheronne, pourquoi pas. Mais la société contemporaine, dans ce qu'elle a de rapide, de précipité, a coupé, éteint chez certaines d'entre elles ce qui était de l'ordre de leur

« Nous ne sommes pas contraints d'accepter le monde tel qu'il est. »

particulier, leur richesse propre depuis l'aube des temps. Un certain combat féministe est un combat de type masculin, avec un vocabulaire, une violence de type masculin. Les femmes en arrivent à être privées d'elles-mêmes. Dans ce que je dis, beaucoup de femmes

me rejoignent. Il faut le dire avec précaution, délicatesse, des mots choisis, cela résonne assez difficilement à notre époque. J'aspire à ce qu'hommes et femmes puissent retrouver un univers apaisé et s'épanouir selon leurs charismes et aspirations propres, masculins ou féminins.

— Selon vous, les femmes ont eu dans l'histoire, et ont encore, un certain pouvoir, difficile à définir mais réel.

— Bien sûr, les hommes disposent d'instruments visibles de pouvoir, mais ce sont souvent des hochets. L'homme possède du pouvoir, qui est réel en terme politique, symbolique, économique, patrimonial, quoique cela change. Mais la femme dispose d'un pouvoir aussi, plus ancré, profond, silencieux et actif.

— Ne faut-il pas s'adapter à certaines évolutions, faute de quoi, on chemine sur des sentiers où ne se retrouvent pas les autres êtres humains ?

— D'abord, j'aime bien les sentiers où ne se trouvent pas nécessairement les autres êtres humains, et ce n'est pas forcément une perte pour moi. Et, sur les sentiers que j'emprunte, il se trouve nombre d'êtres humains avec lesquels je peux partager. Nous ne sommes pas contraints d'accepter le monde tel qu'il est : l'industrie agro-alimentaire, les cultures intensives, le dérèglement climatique, le nucléaire civil et militaire, l'emprisonnement humain qui rend captif avec le virtuel, etc. Non, le monde ne marche pas dans

une direction souhaitable, il dérive et je ne l'accepte pas. J'aime cette planète, le genre humain, et quand ce genre humain me semble dériver dans une direction périlleuse, je ne m'y résigne pas et crois pouvoir le dire.

— Malgré ce que vous dénoncez, vous trouvez du bonheur en adoptant un autre style de vie ?

— Je suis quelqu'un d'heureux. J'habite une petite maison dans un village avec des gens que j'aime bien. Je pratique le métier que j'apprécie. J'ai une compagne avec laquelle je suis parfaitement heureux. Je suis en relative bonne santé. Mon mode de vie n'est pas censé correspondre à tous. Il y a des gens qui s'épanouissent parfaitement en vivant en ville. Tout le monde ne me ressemble pas, et c'est tant mieux. Je n'ai pas d'enfant. C'est moins de contraintes, c'est aussi un chagrin. Chacun doit chercher à construire sa vie dans le sens de son épanouissement. J'ai lu que le pape avait mis sur la porte de son appartement privé : « *Vietato lamentarsi* », interdit de se lamenter. Je trouve en effet que l'on vit dans une société qui cultive la victimisation. Souvent, les gens se privent un peu eux-mêmes, des ressources qui sont à portée de main. Je n'aime pas souffrir mais il faut accepter la vie telle qu'elle est.

— La dimension spirituelle de l'existence est importante pour vous. Vous n'avez jamais caché que vous étiez chrétien. À la cinquantaine, quel est votre cheminement ?

— Fondamentalement, je reste un croyant très enraciné dans sa foi, mais j'ai fait du chemin. Je considère que la religion telle qu'elle est souvent pratiquée s'est embourbée dans la morale et dans des instruments de pouvoir. Ce que j'aime dans le christianisme, c'est que Jésus n'a jamais dogmatisé. Il n'a pas légiféré ni dit de quelle manière nous devons faire. « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous aime*. » C'est un conseil, pas une loi. Il n'a pas fait la morale à la femme adultère. Le rapport que j'ai à la religion est de l'ordre de la spiritualité.

— Comment faites-vous pour vivre cette dimension ?

— En allant notamment à la messe. Je reste fidèle à la pratique, même si ce n'est pas simple de trouver des messes satisfaisantes sur le plan spirituel. Je continue à y aller surtout pour l'écoute de l'Évangile et l'eucharistie. Par ailleurs, j'ai construit une petite chapelle dans mon jardin et j'ai un rapport familial avec Jésus et saint Joseph pour qui j'ai une tendresse particulière. Je les invoque, leur parle, leur demande, les remercie, je me sens accompagné quotidiennement. Je cultive cette présence.

— Dieu, qui est-il pour vous ?

— Il reste un peu une abstraction. Dieu est père ou mère, amour, lumière. Je ne peux pas aller au-delà de cela. Je n'ai pas une vision d'un homme barbu sur son nuage.

— Le pape ?

Il m'inspire plutôt de la sympathie parce qu'il me semble dans une logique qui libère. Il fait davantage respirer l'Évangile. Je m'y retrouve plutôt mieux.

— Vos vœux pour vous demain ?

Essayer d'être moi-même et de faire des choses qui ont du sens, qui me paraissent justes, quoi que puissent en penser les gens. ■

Xavier DEUTSCH, *Donc voilà*, Waterloo, Éditions Luc Pire, 2017. Prix : 13,00 €. Via *L'appel* : - 10% = 11,70 €.